

8^{ÈMES} ASSISES NATIONALES
DES FOYERS DE L'ENFANCE ET
DES ÉTABLISSEMENTS PUBLICS
DE LA PROTECTION DE L'ENFANCE

Les actes

*De la bonne distance
à la juste proximité :*

Aller vers, plutôt que faire venir

les 28 et 29 novembre 2019

au Corum de Montpellier



ORGANISÉES PAR LE

GEPSO

GRUPE NATIONAL des ÉTABLISSEMENTS
PUBLICS SOCIAUX et MÉDICO-SOCIAUX

Les actes

SOMMAIRE

Ouverture

- Véronique CALUEBA RIZZOLO? Vice-Présidente à l'enfance et à la famille, Conseil départemental de l'Hérault
- Marie-Laure DE GUARDIA, Présidente du GEPSO
- Adrien TAQUET, Secrétaire d'Etat en charge de la protection de l'enfance

02

Pourquoi et comment rester bienveillant?

- Professeur David DA FONSECA, Psychiatre

07

Densification du lien entre professionnels et personnes accompagnées: les approches intégratives

- Hervé REISS, Ingénieur social

11

Regards croisés: le lien dans l'institution

- Marion LE TEXIER, Directrice de MECS
- Philippe GABERAN, Docteur en sciences de l'éducation
- Eric FIAT, Philosophe
- Léo MATHEY & Mamedji DIARRA, Présidents des associations REPAIRS 75 ET 94

15

Synthèse du grand témoin

- Professeur David DA FONSECA, Psychiatre

21

Maltraitements et violences faites aux enfants: perspectives des neurosciences

- Samah KARAKI, Neuroscientifique

22

MNA: la question du trauma

- Pierre DUTERTE, Psychothérapeute superviseur formateur

24

Apport des neurosciences dans le lien éducatif

- Hervé HEINRY, Chercheur EHESP

26

Prise en compte de l'expression des adolescents en foyer dans l'identification de leurs besoins

- Séverine EUILLET & Hélène JOIN LAMBERT, Maîtresses de conférences Université Paris Nanterre

28

Clôture du grand témoin

- Professeur David DA FONSECA, Psychiatre

31



Véronique Calueba Rizzolo

Une société de confiance commence par le nécessaire devoir imposé aux pouvoirs publics de protéger les plus fragiles contre la précarité et de faire en sorte que personne ne se sente abandonné. C'est en effet la notion de solidarité qui sert de fil rouge à l'action sociale, cœur de métier du département et de ses différents services comme la PMI et l'ASE. Le département mène une politique de protection et de prévention à destination des femmes, des familles, des enfants, des adolescents ou bien encore des jeunes adultes. Pour réaliser cette mission, dans le département de l'Hérault, 149 millions d'euros sont destinés à la protection de l'enfance et 3 millions sont destinés à la PMI. En 2017, lors de la validation du schéma de l'enfance, 16 millions supplémentaires ont été votés, ainsi que la création de 160 places dans les MECS et de 80 places dans les accueils d'urgence. Pour bien réaliser cette mission, le département s'adapte de façon permanente, trouve des solutions à mettre en œuvre, montre une détermination à utiliser tous les leviers à sa disposition et opère une meilleure coordination entre tous les acteurs.

Dans la protection de l'enfance, rappelons que seulement 20% des interventions sont dues à la violence rencontrée dans l'environnement du jeune et que 80% des interventions sont dues à des comportements à risque du mineur comme la déscolarisation, la délinquance, les conduites à risque, les troubles du comportement ou encore les addictions. Or, comment demander aux parents d'améliorer leurs compétences éducatives alors qu'ils sont en proie à des difficultés de précarité, à une « disqualification sociale » ? Pourquoi avoir tendance à mettre l'accent sur les difficultés des parents au détriment des déterminants sociaux touchant la société ?

Pour répondre à ces questionnements et afin d'établir une relation de confiance, le département de l'Hérault fait tout pour garder un lien entre les acteurs et l'utilisateur et répond aux besoins de clarté, de transparence, et d'engagement. Toutefois, il rencontre également un nombre important de

difficultés. D'une part, le département a le sentiment de prendre en charge des enfants et des adolescents qui ne relèvent pas de sa compétence. Il existe un déficit en matière de pédopsychiatres et de lits d'hospitalisation pour les adolescents. Le secteur judiciaire ne crée plus de place dans la PJJ et les magistrats sont débordés. D'autre part, le département doit partager la gestion de la politique migratoire des MNA avec l'Etat. Cette nouvelle politique, implique pour les départements d'évaluer la minorité des jeunes, et vient percuter les pratiques professionnelles et interroger les philosophies ; alors même que l'Etat a renoncé à réaliser l'évaluation des mineurs.

Si les lois du 5 mars 2007 et 14 mars 2016 ont confirmé la place du département comme chef de file de la protection de l'enfance, cela entraîne une perturbation de la libre administration des collectivités territoriales. En effet, le gouvernement exerce une contrainte sur les départements en imposant un plafond de dépense de fonctionnement qui n'augmentera pas, y compris sur dépenses obligatoires dont les flux ne sont pas maîtrisés comme les allocataires du RSA, les personnes âgées et les MNA. De plus, des pénalités en cas de dépassement sont appliquées sans tenir compte de la montée en charge de la prise en charge des personnes. En l'espèce, dans le département de l'Hérault, en raison du pacte de Cahors, le département doit prévoir une diminution générale des crédits de fonctionnement. Cette diminution vient priver les personnes en difficultés de prise en charge, de soutien et met en péril des associations faute de financements départementaux.

Le secteur de la protection de l'enfance est favorable aux propositions présentées par M. Taquet. En effet, l'évaluation de la politique de la protection de l'enfance fait défaut au plan national mais cette volonté d'homogénéisation va à contre-sens de la décentralisation jusque-là opérée. Par ailleurs, l'accompagnement des MNA doit être une mission à part entière de la protection de l'enfance. Le malaise

des départements, des professionnels et les critiques du public méritent mieux qu'une énième réforme et mérite que tout le modèle soit revu. Ce congrès sera

l'opportunité de mener des échanges fructueux pour l'intérêt de la cohésion sociale et l'intérêt de tous les enfants confiés.

Marie-Laure De Guardia

Monsieur le Secrétaire d'État qui, même si c'est par vidéo, nous faites l'honneur de votre présence, Madame la Vice-Présidente à l'enfance et à la famille du Conseil département de l'Hérault qui nous accueille aujourd'hui, Mesdames et Messieurs les intervenants qui allez nous partager vos savoirs et expériences, chers collègues, professionnels de la Protection de l'Enfance, venus des établissements sociaux mais aussi des services départementaux de l'ASE et des Solidarités, qui avez pris sur votre temps précieux pour nous rejoindre ...

C'est avec beaucoup de plaisir que je vais introduire ces Assises de Montpellier :

- Plaisir lié à la fierté pour le travail accompli par les membres de la Commission Protection de l'Enfant qui ont organisé ces deux journées (même s'il faudra attendre vendredi soir, comme le veut la tradition, pour les féliciter dignement) ...

- Plaisir de vous savoir sur ce Territoire de Soleil, de Mer et de Vignes auquel je suis particulièrement attachée en souhaitant que vous en profitiez pour prolonger votre séjour sur le beau week-end qui s'annonce.

Au GEPSO, nous aimons dire que 2019 est une « Sacrée Année », une Cuvée Spéciale « Protection de l'Enfance »

Pendant laquelle nous avons vécu le pire et « si ce n'est le meilleur », également de belles éclaircies, peut-être même quelques espérances avec les dernières orientations issues de la stratégie Prévention et protection de l'enfant.

Rappelons qu'en janvier, le « protection de l'enfance bashing » a joué à plein dans l'émission « Pièces à convictions » et beaucoup de nos collègues ont été choqués par les images, blessés par les raccourcis, frustrés de ne pouvoir dire notre réalité. Seul intérêt, peut-être ?

Un coup de projecteur sur un secteur méconnu sinon « caché » par comparaison à d'autres pans du champ médico-social.

Le GEPSO a souhaité se saisir de cette visibilité et jouer la transparence :

En répondant à toutes les sollicitations des rapporteurs, auditeurs, conseillers qui ont suivi afin d'expliquer le contexte, de défendre les pratiques, de présenter des expériences de terrain positives.

L'investissement a été également important dans tous les groupes de travail de la démarche de concertation nationale lancée au Printemps par le Secrétaire d'Etat, Adrien Taquet.

Je profite de cette tribune pour remercier tous les professionnels qui ont parlé au nom du GEPSO et au nom des « Etablissements Publics » que nous représentons : parler de nos missions, de nos savoirs faire spécifiques, sans taire nos contraintes et nos difficultés.

C'est ce discours de transparence et de vérité, qui guide aussi le groupe de travail « Communication en Protection de l'enfance » né cette année au sein du GEPSO, en réponse au documentaire de France 3 « *Pièces à conviction* », son objectif est d'aider les établissements et les professionnels à ouvrir leurs portes, à ne pas hésiter à communiquer sur ce qu'on fait pour les enfants et leurs familles, en étant fiers de nos réalisations.

Mieux se faire connaître est un levier indispensable pour ne pas se faire oublier et pour sortir des « idées reçues ». Il nous faut continuer en ce sens.

D'autant que sur ce dernier semestre, plusieurs rapports très sérieux, du Défenseur des Droits, de l'ONPE, de plusieurs Parlementaires ainsi que des services centraux de l'Etat, mettent en évidence le manque d'homogénéité dans la mise en œuvre de la Politique de Protection de l'Enfance ainsi que le

manque d'outils d'évaluation des besoins spécifiques aux publics accueillis.

Avec Mr TOUBON, Défenseur des droits, nous soutenons que ce secteur mérite de devenir une priorité de société, d'être regardé de façon bienveillante si on veut en améliorer le fonctionnement, et lui donner les moyens de mieux faire

Parce qu'il en va de l'avenir de milliers d'enfants et de leurs familles et que ces enfants font aussi partie de notre Pays et de son développement.

Je dois dire que nous avons la chance, dans l'ex-région « Languedoc Roussillon », qui va du Gard aux Pyrénées Orientales en passant par l'Aude, l'Hérault et la Lozère, de bénéficier de politiques publiques départementales favorables à la Protection de l'Enfance : cette reconnaissance nous permet d'exister, d'innover et de mieux faire face aux difficultés sur un territoire qui présente également des indicateurs de précarité élevés.

Je sais que d'autres départements s'investissent fortement dans le champ de la Protection de l'Enfance mais ce n'est pas le cas partout et certains des établissements adhérents vivent des situations qui ne sont pas « normales » et qui ne permettent pas de faire du travail à la hauteur des enjeux.

C'est pourquoi, dans un Communiqué du 17 juin dernier et encore très récemment, dans une lettre ouverte au Secrétaire d'Etat, le GEPSO a souhaité réaffirmer :

- Que les Foyers de l'Enfance ont une mission historique de réponse à l'accueil d'urgence inconditionnel, à tout moment. Ils l'assurent seuls, en rendant prévisible l'imprévu et en développant des compétences spécifiques d'évaluation.

- Que la plus-value de cette mission est largement augmentée aujourd'hui car beaucoup d'établissements publics ont complété et élargi leurs dispositifs pour s'inscrire dans une logique d'accompagnement de parcours, proposant des services de prévention, d'accueil à domicile, d'accueil de jour et d'insertion qui répondent aux besoins diversifiés des jeunes accueillis.

- Qu'il s'agit aujourd'hui de prendre en compte ces évolutions et de redéfinir clairement la place des établissements publics dans le dispositif global de la Prévention et Protection de l'Enfance : en reconnaissant leurs compétences, leur champ d'intervention et les limites de celui-ci. La nomination d'un Secrétaire d'Etat est un signe de l'intérêt que porte l'Etat à cette politique publique.

Nous pensons qu'il appartient à l'État de poursuivre la réflexion sur la place de tous les acteurs concernés : les Départements en premier lieu, en tant que « chefs de file » de la Protection de l'Enfance, les établissements publics, les MECS, mais aussi les ARS, les MDPH, et ses propres services.

La coordination nécessaire de l'ensemble de ces institutions est une condition de la réussite de la feuille de route issue de la concertation nationale et des axes d'amélioration pointés par les réflexions qui ont été menées cette année. Notre culture professionnelle nous incite à regarder « le verre à moitié plein » vis-à-vis de l'histoire de l'enfant que l'on accompagne, à faire confiance dans la patience. Mais nous connaissons aussi la prudence. Elle est toujours de mise car « rien n'est jamais sûr et tout est toujours possible », le bon comme le moins bon. Nous ferons de même vis-à-vis de la Politique de Protection de l'Enfance à venir.

Nous resterons prudents face aux annonces, intentions et recommandations pour améliorer les dispositifs et pour renforcer les moyens de fonctionnement sur l'ensemble du territoire national.

Et nous continuerons, grâce entre autres à des journées comme celles-ci, à progresser dans notre compréhension des jeunes, de leurs besoins et de la meilleure manière d'y répondre.

Continuons « à les aimer » pour reprendre l'intitulé de l'intervention de Philippe Gaberan que vous écouterez demain. Pour ma part, je ne connais pas de plus belle mission que celle-ci et c'est bien ce qui continue à m'enthousiasmer au quotidien. A chacune, à chacun et à tous je souhaite de belles Assises, sans oublier le « off », tous les échanges et les rencontres durant les temps de pauses qui enrichissent nos réseaux, car notre force c'est aussi de pouvoir compter sur les autres.

Adrien Taquet

Discours d'ouverture de M. Adrien Taquet, Secrétaire d'Etat en charge de la protection de l'enfance – par voie de vidéo

Je m'excuse de ne pas pouvoir être présent aujourd'hui, car j'ai été retenu à l'Assemblée Nationale.

Il est essentiel de dire que les représentants des établissements publics de protection de l'enfance comme vous ont toute leur place dans la politique de prévention en faveur des enfants, au côté des associations. Je voudrais vous associer pleinement à la concertation lancée en mars 2019 sur l'enfance protégée, et à la stratégie nationale de prévention et de protection de l'enfance 2020-2022 qui en découle.

Votre thématique de réflexion annuelle est la relation entre enfants et professionnels. Celle-ci est d'une grande richesse et complexe : c'est cette relation qui donne du sens à notre mission. Ces assises sont l'occasion de réfléchir, proposer, et montrer votre travail. Il ne faut pas se limiter aux faits divers qui mettent l'accent sur des situations négatives, mais également mettre en valeur vos réussites.

Vous vous intéressez à l'apport des neurosciences, et l'utilisation des connaissances du développement de l'enfant pour ensuite développer le lien avec lui. Je me retrouve pleinement dans cette démarche qui garantit la justesse de l'action publique.

Notre politique de protection de l'enfance mène une démarche de consensus, et va ainsi être prolongée sur les modes d'intervention hors placement. Avec Monsieur le Président de la République et Madame Agnès Buzyn, Ministre des Solidarités et de la Santé, nous avons ainsi lancé le Conseil des 1000 premiers jours de la vie de l'enfant. Nous travaillons avec des experts, appuyés sur des travaux scientifiques, pour offrir

aux nouveau-nés la possibilité de se développer de la manière la plus adaptée possible. Notre priorité est donc la prévention, particulièrement auprès des plus fragiles. A titre de rappel, 50 000 bébés interagissent avec une mère avec trouble psychique caractérisé sévère. Vous êtes les professionnels que l'on retrouve dans cette intervention précoce et vous vous investissez déjà dans de nombreux projets d'expérimentation en ce sens, comme celui du Docteur Nathalie Vabre ou encore du Docteur Daniel Rousseau.

La recherche constante du meilleur équilibre, de la bonne distance dans le lien, est au cœur de la stratégie nationale dévoilée en octobre. Nous voulons soutenir l'innovation, développer les prises en charge croisées et accompagner les retours d'enfants à leur domicile. Il s'agit également d'apporter des réponses à ceux qui ne peuvent pas quitter des établissements sécurisés tels que les vôtres. Pour cela, je travaille avec Mesdames Buzyn et Cluzel pour développer des liens avec le milieu du handicap. Il faut développer la contractualisation avec l'Etat, la coopération pour les enfants à la frontière du croisement social et médico-social, et ne plus travailler en silo afin de leur apporter toutes les solutions possibles. Concernant notamment les enjeux de santé mentale à la croisée des deux secteurs, vingt millions d'euros ont été débloqués pour développer les prises en charge.

La formation des professionnels doit également mettre en adéquation les compétences professionnelles et les besoins des enfants. Le secteur de la protection de l'enfance souffre malheureusement de difficultés de recrutement. J'ai pu constater ces problématiques lors de mon passage au foyer d'Eysines, dont la visite m'a marquée. Il nous faut développer l'offre de formation continue et rendre celle-ci systématique, pour adapter les qualifications des professionnels au même rythme que l'évolution de nos connaissances sur l'enfant et son

développement afin d'éviter toute forme de violence dans la relation éducative.

Je vous souhaite des échanges très riches et remercie le GEPSO et sa présidente, Madame De Guardia. A très bientôt.

Professeur David Da Fonseca – Pourquoi et comment rester bienveillant ?

Commençons par un exercice et pensez aux défauts de vos directeurs et des sentiments qu'ils provoquent chez vous. Ces défauts peuvent entraîner différentes émotions. A titre d'exemple, un directeur arrogant provoquera de la colère ; un directeur humiliant ou critique provoquera de la tristesse ; un directeur absent provoquera de l'indifférence... Toutefois, il revient à chacun de se remettre en question car ce que l'agent va reprocher au directeur de son établissement, bien souvent il reproduira cette même posture avec les enfants qu'il accompagne. Il convient alors de se poser la question du lien et de la bienveillance car s'il est facile d'être bienveillant lorsqu'un enfant est sage, il est plus difficile de l'être lorsqu'un enfant est dans l'opposition ou le refus systématique du cadre. Traditionnellement, face à ces comportements, il y a sur le plan éducatif plusieurs réponses.

La première des réponses est l'attitude autoritaire. Notre société est fondée sur ce modèle. Aussi, lorsque l'adulte se met en position autoritaire et dit à l'enfant « tu dois m'écouter ! », « tu dois faire ce que je te demande ! », « tu dois faire ce que je pense ! », ce dernier se met, en principe, en position de soumission. L'adulte, pour exprimer son autorité, va utiliser différents outils comme la critique, la menace, la colère, les cris. Il peut cesser d'exprimer son affection, retirer des privilèges (téléphone, privation de sortie), punir ou agresser émotionnellement et/ou physiquement.

Face à cette attitude autoritaire, l'enfant pourra réagir de trois façons possibles. La première est la soumission. Il arrêtera ses

comportements inappropriés par peur des représailles. Cette attitude est efficace mais entraîne une relation de dépendance et la croyance que pour être apprécié, le sacrifice et l'obéissance sont la norme. Cette posture génère des enfants qui ont peur d'échouer, qui ont une faible estime d'eux-mêmes. Ils entrent dans une



relation de dépendance dans l'objectif d'être appréciés, de faire plaisir. Ils attendent l'approbation d'autrui. Pour eux, l'humiliation et la force font loi. Cette soumission peut perdurer plus tard avec d'autres. L'attitude autoritaire

marchera avec les enfants d'un naturel anxieux. La deuxième façon dont pourra réagir l'enfant est l'opposition. Il va s'engager dans la revanche, la rancœur. Il va rentrer dans une relation de provocation de l'adulte, lequel se sentant défié, remis en cause accentuera son attitude autoritaire. Il pensera ne pas avoir suffisamment puni. Un cycle d'affrontement va alors commencer car l'adulte punira, l'enfant s'opposera et ainsi de suite. L'enfant pensera qu'il comptera quand il sera en position de force, qu'il contrôlera quand il sera le chef. La troisième façon dont pourra réagir l'enfant sera le retrait et la dissimulation. Refusant de se soumettre, il fera semblant d'obéir afin d'éviter une nouvelle punition, il manipulera son environnement pour ne pas se faire prendre.

Si l'attitude autoritaire permet à l'adulte de développer une confiance dans ses capacités à faire face, à se sentir responsable et utile, d'apprendre et de professer, la question est de savoir si cette attitude est réellement efficace à long terme. Après tout, souvenez-vous de votre patron... Certes nous agissons de cette manière car nous avons la conviction de servir le meilleur intérêt de l'enfant et pour pallier de fortes inquiétudes. Mais cette posture est difficile à tenir face à des enfants opposants, insensibles à la punition, par rapport aux enfants « ordinaires ». Elle oblige l'adulte à avoir une attention sans relâche pour rectifier les actions inappropriées, ce qui peut être épuisant, et conduire à une tout autre attitude : l'attitude permissive.

La seconde des réponses est l'attitude permissive. L'enfant prend le pouvoir. Pourquoi ? Parce que les adultes voudront le surprotéger en volant à son secours systématiquement afin de supprimer toute souffrance ou douleur pour ce dernier. Dans cet objectif, ils accorderont une liberté totale, ne poseront aucune limite. Pour les enfants, tout leur sera dû et ils attendront tout d'autrui. Ils confondront l'amour avec le besoin d'être pris en charge. Une fois adultes, ils deviendront intolérants et ne résisteront pas à la frustration car ils ne l'auront pas connue enfants. L'attitude permissive permet-elle de développer une confiance dans ses capacités et faire face ?

Permet-elle de se sentir responsable et utile ? Permet-elle de développer l'autonomie ? Il s'agit d'une illusion d'autonomie car l'enfant dépend strictement de l'autre, de son interlocuteur. Pourquoi les adultes agissent-ils de cette manière ? Ils ont la sensation de réparer les erreurs des adolescents, ce qui empêche ces derniers d'apprendre et de devenir des adultes. Ils sont inquiets du regard que les autres peuvent porter sur leur adolescent, alors que cela est bon pour eux. Ils pensent que ne pas se sacrifier pour son enfant est égoïste. Ils font tout pour éviter la colère de leur enfant et pour cela laissent faire. Les adolescents comprendront alors que la colère est un outil pour manipuler les autres. Si cela peut être effectivement efficace, c'est avant tout être irrespectueux envers l'autre.

La troisième des réponses est l'attitude bienveillante. L'objectif est de renverser ce schéma où beaucoup de parents pensent qu'il faut switcher entre attitude permissive ou autoritaire sans connaître la bienveillance. Ou bien d'aucuns parle de bienveillance sans savoir quoi mettre réellement en dessous. Après tout, Marc Aurel en parlait déjà, Aristote aussi. Les définitions ne sont pas simples dans la littérature, on a du mal à distinguer bienveillance, gentillesse... Or, la bienveillance, c'est avant tout avoir une attitude ferme. Elle est différente du laxisme. En effet, les limites sécurisent l'enfant et l'aident à se définir sans avoir à utiliser la punition. Il faut réfléchir avec lui à l'intérêt de ces limites pour le responsabiliser et faire en sorte qu'elles soient respectées. Il faut lui apprendre à les intégrer et à les faire respecter, l'apprendre à s'auto-discipliner. Evidemment, ces limites varieront selon son âge et son niveau de développement. Beaucoup de parents ont du mal à évoluer et à s'adapter à l'âge de leur enfant. Or utiliser les mêmes règles envers un enfant de 5 ans et un adolescent n'a évidemment pas les mêmes conséquences.

En pratique, que doit-on faire ? Le non doit être stable, le nombre de limites doit être réduit, mais elles doivent être claires, précises et incontournables. Il faut pour cela éviter les

discordances dans le couple ou bien dans l'équipe. Il faut éviter les incohérences ou les humeurs imprévisibles. En effet, dès lors que l'adulte se met en colère, il est en réalité « ailleurs », il est dans la réaction et non l'action. Il rejoue quelque chose en lien avec sa propre histoire. Or comment peut-on demander à un enfant qui a des troubles, une histoire de vie, un déficit d'inhibition d'être cohérent si on n'arrive pas à le faire nous-mêmes en tant qu'adulte et professionnel ?

La définition de la bienveillance n'est pas facile. Elle recoupe la question du lien, de la relation à l'autre. A titre d'exemple, il convient de se mettre dans la même attitude que l'on aurait face à un collègue qui nous raconte une situation difficile. On est alors sensible, disponible, chaleureux, constant, respectueux, authentique, empathique. La bienveillance connecte avec la théorie de l'attachement. Il convient d'être dans la catégorie « attachement sécure » c'est-à-dire d'avoir une réponse adaptée aux besoins de l'enfant, une réaction constante et appropriée face aux signaux émis, avoir une franche disponibilité en étant cohérent et aimant, être attentif. La théorie de l'attachement peut être questionnée lors de la phase de l'adolescence. En effet un adolescent entre dans un processus d'autonomisation, de séparation, d'individualisation. Il souhaite mettre à distance ses figures d'attachement lesquelles sont le plus souvent ses parents. Il crée de nouveaux liens d'attachement avec ses pairs. Il va lui-même devenir une figure d'attachement pour ses propres camarades. Or, il n'y arrivera que s'il se sent suffisamment en sécurité pour découvrir le monde.

L'empathie, caractéristique essentielle de la bienveillance, peut se définir à trois niveaux. La première est l'empathie affective. Il s'agit de la capacité à se mettre à la place de l'autre, de se représenter ce que ressent et pense l'autre. Rentrer en résonance avec l'état émotionnel de l'autre est notamment permis grâce aux neurones appelés « miroirs ». L'exemple le plus flagrant démontrant cette capacité est la contagion

émotionnelle que l'on peut observer lorsqu'un bébé pleure et que les bébés à côté vont pleurer aussi. Cette empathie affective va permettre de conduire à des actes altruistes mais elle peut également générer une grande détresse et provoquer notamment des burn-out. Le professionnel jouera des choses et sera indisponible pour avoir de l'énergie et élever l'enfant. Le deuxième niveau de l'empathie est l'empathie cognitive. Elle permet de prendre conscience intellectuellement de la situation de l'autre, elle implique la capacité à se mettre à la place de l'autre. Elle permet de nous aligner sur la nature et l'intensité de la souffrance de l'autre. Toutefois si elle peut conduire à des actes altruistes, elle peut également conduire à la manipulation des autres. La dernière empathie est l'altruiste compassion. C'est l'hypothèse de l'altruisme basé sur l'empathie (D. Baston, 2014). C'est l'intention d'accomplir le bien d'autrui. Il faut une constante disponibilité allée à la détermination de tout faire pour aider autrui selon ses besoins. La compassion peut être définie comme l'amour altruiste confronté aux souffrances d'autrui, et la volonté de remédier à la souffrance d'autrui en mettant en œuvre des actions. Les empathies affective et cognitive se transforment en compassion grâce à la sollicitation de l'empathie, comme un état d'esprit tourné vers autrui né d'une attitude innée à percevoir les besoins de l'autre.

La question que l'on peut se poser est de savoir quelle est la motivation qui conduit à ces actes altruistes. D'une part, la motivation peut être extrinsèque. On agit alors pour avoir une récompense ou sur le modèle de référentiels externes (Statut social, salaire, évitement d'une punition, faire plaisir à quelque si l'on est sage, être le meilleur en ayant les résultats les plus élevés...). Les effets à long terme de cette motivation sont une estime de soi fragile à se soucier de ce que pensent les autres à la moindre erreur ou moindre jugement, une difficulté à s'auto-évaluer et à se rendre responsable de sa propre conduite (il en faut toujours plus...). D'autre part, la motivation peut être intrinsèque.

On agit alors par plaisir ou passion de l'activité en elle-même. On remplit le besoin d'accomplissement d'apprendre. Les effets à long terme sont positifs car on respecte ses besoins profonds.

Finalement, la solution est de se centrer sur les réussites, de se poser pour parler des forces

de chacun et pourquoi pas par l'intermédiaire de jeux comme « les cartes des forces ». Le secret du bonheur serait de pouvoir aligner ses forces au niveau de sa vie professionnelle, personnelle... mais il faut avant cela se poser et les identifier. En conclusion, on pourrait finalement reprendre les mots d'Antoine de Saint Exupéry et dire que l' « on ne voit bien qu'avec le cœur ».

Hervé Reiss – Densification du lien entre professionnels et personnes accompagnées : les approches intégratives



Le titre définitif choisi a été la « Densification du lien entre professionnels et personnes accompagnées : les approches intégratives ». Toutefois, la première ébauche du titre pensé pour cette intervention était « La pédagogie du lien développemental : l'éloge de l'amour et de la discipline ». Il s'agissait ici de valoriser l'amour et une certaine discipline institutionnelle, c'est-à-dire une discipline que l'on s'impose et que l'on essaie de cultiver par soi-même. Pourquoi cette première idée ? Pendant mes études, une phrase de Carole Eliachef, psychanalyste, m'a convaincu de continuer ma formation d'éducateur spécialisé alors même que je songeais à arrêter : « Il ne manquerait plus que l'on nous interdise de les aimer ». Il est vrai qu'à

la lecture de cette phrase, des émotions viennent s'activer et parmi elles, peut-être même de l'agressivité, car cette phrase transgresse des codes sociaux. L'amour serait-il l'interdit ultime de notre profession ? Il est possible de se poser la question. En exemple, un jour que je dispensais une formation au sein d'un IME, un éducateur spécialisé vint me voir sur le temps de la pause, pour m'expliquer que rentré récemment dans le métier, il avait appris de ses collègues qu'il ne fallait pas faire de câlins aux usagers. Quelle erreur ! C'est pourquoi, aujourd'hui il est important de réapprendre ce que l'on a désappris à l'école.

Chapitre 1 : Il ne manquerait plus que l'on nous interdise de les aimer

L'amour, selon Sott Tech, est l'énergie qu'une personne peut mettre gratuitement au service de l'autre, sans rien attendre en retour. Cette définition semble opportune car elle est applicable dans tous les types de relations, qu'elles soient professionnelles ou personnelles.

Lors de ce propos, la méthodologie proposée est celle de la « déambulation nomade ». L'objectif n'est pas de s'inscrire dans une école de pensée ou de choisir un camp théorique mais de s'adapter aux situations rencontrées dans les établissements. Psychanalyse, systémie, théorie de l'attachement, thérapies cognitivo-comportementale, tout est utilisable, et notamment les neurosciences. Selon Ronan Coenen, elles seraient les sciences permettant de décrire le cortex préfrontal comme le couvercle de la cocotte-minute permettant de faire fonctionner tout ce qu'il y a d'autres dans le cerveau (impulsivité, agressivité...). L'enjeu est de mettre dans l'environnement des enfants beaucoup de douceur et de bienveillance. Or les modèles occidentaux ne sont pas enclins à fonctionner sur cette logique.

Les neurosciences nous ont permis de comprendre le circuit du stress. En effet, lorsqu'une personne est confrontée à une situation de stress et perçoit une menace, alors deux circuits s'activent. D'une part, le système « réflexe » qui ne passe pas par les parties hautes du cerveau et qui consiste en une décharge d'adrénaline dans l'organisme. D'autre part, un système plus lent qui, lui, passe par le cortex associatif primaire et qui, après une analyse, permet d'éteindre la peur ou de la confirmer, et de réactiver le premier système « réflexe » pour se mettre en action. Lorsque l'extinction du stress ne se produit pas, alors le circuit du stress est renforcé.

Les jeunes placés dans les institutions sont des enfants polytraumatisés et donc stressés. Ces traumatismes ont des conséquences particulières sur le cerveau. En effet, le sentiment de frustration est ressenti par l'enfant comme une douleur que son cerveau n'est pas encore équipé pour pouvoir analyser, comprendre et relativiser. Lorsque l'enfant est confronté à une douleur intense qui va le renvoyer jusqu'à des angoisses de mort, l'adulte ne doit pas céder mais accompagner l'enfant du point de vue émotionnel et physique à accepter cette frustration en recueillant sa parole, en le consolant et en lui expliquant que petit, il a vécu la même chose et que pour lui aussi ça a été difficile. Cela permet de recentrer l'enfant sur lui-même, de légitimer ses sentiments et de comprendre qu'on peut y survivre. Il y a un dialogue entre nos gènes et l'environnement inhérent à chacun. Si l'environnement ne peut pas modifier les gènes, il peut en modifier l'expression. Lorsque le circuit de stress, dû à la frustration ou à une situation menaçante, ne cesse de s'ouvrir et de se fermer, alors vont apparaître des marqueurs épigénétiques qui viennent empêcher l'ouverture de gènes, et accélérer l'expression d'autres gènes entraînant agressivité, impulsivité, difficulté relationnelle, troubles de la concentration et des apprentissages et mauvaise estime de soi.

Les Canadiens ont travaillé sur la thérapie environnementale dans le but de gommer doucement les marqueurs épigénétiques car une fois acquis, ceux-ci peuvent se transmettre d'une génération à une autre.

Les travaux de M. Gaillard et M. Coenen peuvent nous permettre de sortir des embuches rencontrées dans la situation complexe d'un enfant. Ils ont conceptualisé deux axes en tension très forte qui, lorsqu'ils se rencontrent, permettent d'être en équilibre : l'axe hédogène

qui est l'axe de la bonne humeur, de l'estime de soi, de l'attachement sécure et l'axe nociceptif qui est l'axe de l'agressivité, du dégoût, de la tristesse. En principe, l'axe hédogène est plus puissant et permettrait de contenir l'axe nociceptif. Toutefois, l'équilibre de ces deux axes peut être rompu pour les situations les plus complexes et il est encore plus difficile de le mettre en place dans les situations d'accueil d'urgence. Afin de recréer l'équilibre entre ces deux axes, il convient d'alimenter l'axe hédogène au quotidien, car la notion de plaisir est primordiale pour survivre. Par exemple, lorsqu'un enfant fugue dans le but de participer à une fête foraine, il est difficile de rester en empathie car il a fugué pour « son plaisir » et non pas pour une raison « sérieuse » comme retrouver

ses parents. Or, la dimension de plaisir est aussi importante que les autres piliers.

On cherche souvent à maîtriser les enfants avec le système autoritaire. Or ce qui est intéressant ici, c'est de chercher à maîtriser l'outil institutionnel et non pas le jeune. Pour ce faire, il est nécessaire de revoir l'organisation de son établissement. En tant que directeur, j'ai rasé l'ancienne organisation pour repartir de zéro et mettre en place deux choses fondamentales : des temps individuels hebdomadaires entre éducateur spécialisé et jeune et des temps collectifs « groupe de vie ». Il faut trouver l'intérêt, l'espace pour le faire et se former afin de co-construire ensemble.

Chapitre 2 : la pédagogie du lien développemental

Comment développer une relation vraie ?

« Fais-moi confiance » est une expression souvent employée. Pourtant, la confiance ne peut pas se décréter, elle se construit lentement. C'est pourquoi, il ne faut pas viser la confiance mais son préalable, qui est la fiabilité. Faire ce que l'on dit et dire ce que l'on fait, permettra d'être vu comme une personne fiable et de nouer une relation forte entre l'adulte et le jeune.

Il faut accueillir inconditionnellement les émotions et les ressentis grâce à l'empathie. Toutefois, l'empathie est un concept à relativiser. Il est impossible de se mettre complètement à la place de l'autre étant donné que les individus n'ont pas la même histoire de vie. Par ailleurs, si le professionnel se met à la place du jeune, où le jeune se met-il ?

Il est important de sortir de la lecture dominant-dominé et d'entrer dans une relation gagnant-gagnant. Par exemple, lorsqu'un enfant donne un coup de poing, il est important de s'asseoir à côté et non pas en face de lui, puis de prendre le temps de remonter le fil par un jeu de questions-

réponses en posant la question « pourquoi ? ». Cela produit un apaisement et permet de gagner en capacité à analyser. Il est possible de chercher avec le jeune ce qu'il aurait pu faire différemment afin de ne pas arriver au coup de poing.

Il convient de construire une relation focalisée sur les ressources et les compétences de l'enfant. Pour cela, les éducateurs doivent se rappeler qu'ils ne doivent pas « trouver la panne » mais « organiser la thérapie environnementale » pour permettre à l'enfant de grandir et de sortir du circuit du stress. Il est possible de s'appuyer sur un outil comme la grille des souffrances. Elle permet de quantifier en vert/orange/rouge la souffrance du jeune item par item, dans chaque élément de son environnement.

Il faut créer un attachement sécure et rechercher le plaisir. Le jeu peut être un vecteur de réalisation de soi et de régulation interpersonnelle. Il permet en effet de créer des sillons de connexions dans le cerveau grâce à la répétition de situations et met les joueurs dans des situations dans lesquelles ils ne doivent pas

s'aimer mais apprendre à entrer en communication les uns avec les autres.

Chapitre 3 : biais cognitifs et autres voies sans issues ; des imaginaires « leurrant » ou des imaginaires « moteurs/créatifs » ?

Le biais cognitif est un mécanisme de pensées à l'origine d'une altération du jugement. À cause des biais cognitifs, la prise de décision de l'individu sera faussée et l'entraînera à continuer une action même si cette dernière ne fonctionne pas. Par exemple, sur la question de la réponse éducative autoritaire, la première réaction d'un adulte qui constate que la punition qu'il a donnée à un enfant ne marche pas, sera de le punir à nouveau. Il s'agit évidemment d'une voie sans issue.

Plusieurs biais cognitifs peuvent être mis en exergue. Tout d'abord, les systèmes de représentation inhérents à chaque professionnel en raison, par exemple, de l'éducation qu'il a reçue de la part de ses parents, peuvent parfois circonscrire sa pensée. Il faut essayer de s'en détacher. Ensuite, le sentiment d'impuissance ressenti par les équipes, lequel peut malheureusement conduire à des maltraitances institutionnelles et actionner une rigidification des pratiques. Pour y palier un outil peut être mis en place : les 3 bocaux. Le premier recense les réussites, le second les situations à traiter et le troisième est le « MDM » soit le monde de merde. Ce dernier bocal permet d'accepter que des choses échappent et échapperont toujours au contrôle des équipes. En prendre conscience permet de produire un apaisement et de sortir de ce sentiment d'impuissance. Enfin, un autre biais cognitif à éviter est la pensée binaire. Il convient de sortir de la réponse éducative toute autoritaire ou toute permissive. Il n'est pas nécessaire de trancher en permanence entre des concepts mais il convient parfois simplement de se poser la question de savoir quelle est la meilleure manière d'accompagner l'enfant, en piochant dans plusieurs théories.

Il est important également de s'interroger sur certaines conceptions comme « les causes de la colère » et « le symptôme de l'identité ».

Une question prégnante en institution est la question du traitement des émotions. La colère exprimée par l'enfant vient déranger un cadre, une organisation. Pourtant, la colère est un moyen utilisé par l'enfant non pas pour bousculer, pour défier l'adulte ou l'institution mais pour restituer quelque chose dans son état initial : sa bulle de protection. En effet, lorsqu'un élément déclencheur, une agression vient déformer sa bulle de protection, l'enfant va se mettre en colère afin de recréer cette membrane de survie. Le professionnel doit penser avec l'enfant comment il peut réhabiliter sa membrane autrement qu'en crachant, tapant et/ou insultant.

Une autre question est de savoir comment réagir face à un enfant qui commet une agression sur un autre jeune. Ce geste a donné une identité à l'enfant auprès du groupe de jeunes accueillis ainsi qu'auprès des professionnels. Il est devenu son geste. C'est pourquoi, il faut chercher à mettre ce geste commis par le jeune, et non le jeune lui-même, « à la poubelle ». Cette démarche peut prendre du temps car il faut définir et caractériser les faits, avoir la reconnaissance des faits par les jeunes et travailler la sanction-réparation. La sanction utilisée ne fonctionnera que sous 3 conditions : il faut sanctionner l'acte et non pas la personne afin que ce ne soit pas vécu comme une humiliation par l'enfant ; il ne faut pas réagir sur le coup de l'émotion ; il faut respecter la « garantie de la page blanche » c'est-à-dire garantir qu'une fois la sanction passée, on ne reviendra plus sur l'acte.

Finalement, l'important est de créer des espaces-temps de dialogue pour allier le cœur et le cerveau, produire une intelligence collective et

relationnelle au sein des institutions et dépasser ces biais cognitifs.

Regards croisés : le lien dans l'institution

Léo MATHEY

Les associations REPAIRS 94 et 75 sont les ADEPAPE du Val-de-Marne et de Paris. Leur but est de créer du lien et de porter une parole collective de manière structurée. En sortant de l'ASE, un jeune a beaucoup de questions pour peu de réponses. Rencontrer ses pairs lui permet de travailler son parcours singulier d'enfant accompagné, qui peut faire écran avec ses amis ou ses relations amoureuses n'ayant pas vécu cela. L'association devient un point de repère... et de pairs. Beaucoup de sortants ASE deviennent visibles auprès des institutions pour de mauvaises raisons ou restent visibles à un nombre très limité d'individus. REPAIRS intervient pour solliciter les dispositifs de droit commun et rendre visibles ces jeunes. L'association renverse également le raisonnement usuel : ce sont les dispositifs qui viennent dans le réseau REPAIRS, directement à la rencontre des jeunes. Nous plaçons pour un contrat Jeune Majeur universel, et idéalement, au-delà de 21 ans.

Question : Aujourd'hui, dans votre vie d'adultes, quels souvenirs, impressions ou manques gardez-vous de votre parcours d'enfant accueilli ?

Mamedi DIARRA

Il me reste beaucoup de souvenirs. Je suis passé par des foyers et une MECS avec une pratique souple dans les liens entre jeunes et éducateurs, voire chefs de service et direction. Je continue de voir des éducateurs fréquentés de mes sept à onze ans. La raison en est simple : les professionnels sont allés au-delà de leur simple mission de venir

faire le boulot sur place, ils s'investissaient profondément, ont donné de l'affection. Ils ont parfois parlé de leur vie personnelle, de leur chien, par exemple. Au moment de signer mon contrat Jeune Majeur, mes éducateurs avaient créé un plan quinquennal pour m'aider à planifier mon Master à partir de mon bac ES mention Très Bien.

Philippe GABERAN

Mamedi, tu dis que tu n'es pas représentatif, que tu as eu de la chance. Or, la chance ne devrait pas avoir à jouer pour qu'un enfant bénéficie d'affect.

« Savoir aimer est une
compétence
professionnelle »

Léo MATHEY

Le terme égalité des chances interroge, alors que par définition, la chance n'a rien à voir avec l'égalité. Mon frère, ma sœur et moi-même avons tous les trois été placés, et nous avons trois trajectoires différentes. Notre fratrie a été séparée. J'ai été suivi par l'ASE de mes 15 mois à mes 20 ans, avec le même éducateur, la même famille d'accueil, la même psychologue et la même référente ASE pendant 17 ans. J'ai découvert à REPAIRS que cette situation était exceptionnelle. La permanence du lien était un élément de base de mon éducation, et ce devrait

être la norme. La stabilité est un atout nécessaire, ce ne devrait pas être un luxe.

Philippe GABERAN

La salle doit penser que le jeu est truqué et que le GEPSO a invité deux enfants faciles à aimer. Pourtant, le terme qu'il me semble important de retenir est celui de rencontre.

Léo MATHEY

REPAIRS porte la parole collective. Les parcours stables et surprenants permettent d'apprendre dans le contre-champ. La stabilité peut parfois aussi masquer des signaux faibles, dans des situations plus calmes en apparence, avec une souffrance cachée... jusqu'à l'explosion.

Philippe GABERAN

Quelle est la place pour une rébellion adolescente normale dans ce cadre ?

Léo MATHEY

Comme tous les adolescents, il y a de grands questionnements : ici, sur la compréhension du placement ou le choix du lieu d'accueil. Cela peut être déstabilisant. A dix ans, on a commencé à me faire partir en vacances en colonie plutôt qu'avec mon assistante familiale. Ce moment de distanciation a été très déstabilisant, mais cela n'a pas forcément été décelé.

Marion LE TEXIER

En MECS aussi, les parcours sont au long cours. Nous pensons le lien parent/enfant, mais moins celui professionnel/enfant, alors que l'affectif est inéluctable quand on s'occupe d'un enfant pendant dix ans, pour les éducateurs comme pour les autres agents tels que les maîtresses de maison ou les membres de l'administration. Si la MECS est un bateau, alors le lien en est le moteur. Dès le recrutement, mon premier critère est d'embaucher un adulte sain qui sera en lien avec les enfants. Que cette personne soit une figure d'autorité positive est non-négociable. Il faut

également former l'intégralité de l'institution à l'aspect éducatif et aux relations.

Philippe GABERAN

Je suis en colère quant à la qualité de la formation actuelle des éducateurs. Dans les années 1970, l'affect était tabou mais pas interdit. Depuis 2017, les savoir-être ont tous été effacés du référentiel du métier d'éducateur spécialisé, or c'est essentiel pour établir du lien. Les relais pour pallier cela, même s'ils sont insuffisants, sont la formation continue et la compréhension des directeurs.

« Il y a besoin de mettre
au travail les savoir-
être. »

Marion LE TEXIER

Au Canada, il y a des enfants formés à être médiateurs de leurs pairs dès l'école primaire. Il existe un retard français quant à savoir comment travailler ensemble. Dans l'institution, cela se construit en marquant les moments de transition, par exemple en organisant une fête pour le départ d'un agent technique. Il y a également une dimension collective dans les jeux lancés avec tous.

Mamedi DIARRA

Cela me rappelle mon premier foyer. Il est dommage que ce type d'attitude reste de l'exception, il faut que reviennent les pots de départs pour les professionnels comme pour les enfants, les fêtes de l'été, de Noël, les temps forts. Il faut impliquer tous les professionnels, et non pas juste les éducateurs : dans mon foyer, le directeur prenait le temps de discuter avec nous au retour de l'école, par exemple. Mon parcours peut paraître linéaire à première vue, mais la réalité est plus subtile. J'ai été placé à sept ans,

d'abord en foyer d'urgence, puis dans un foyer maltraitant, en hôpital, en MECS de 15 à 18 ans et enfin dans un appartement pour jeune majeur de 18 à 21 ans. Il y a eu deux ans compliqués pour que je puisse changer d'établissement lorsque j'étais dans le foyer maltraitant. Bien que je fasse équipe avec mon psychiatre, le juge des enfants refusait de m'entendre. Au total, j'ai eu six éducateurs référents le long de mon parcours. J'ai tout de même bénéficié de temps de transition entre deux modes d'accueil : visite, nuitées puis déménagement définitif après un pot de départ. Ce passage de relais progressif, y compris pour le retour en famille, est une pratique aujourd'hui quasiment disparue, notamment pour des raisons budgétaires, ce que je regrette.

Léo MATHEY

Les transitions sont aujourd'hui plus brutales. Pour en revenir aux temps d'échanges avec les adultes, les grands moments ne sont jamais les plus formels : lors d'un trajet en voiture ou au restaurant, par exemple. J'ai revu ma psychologue lors d'une fête, et cela a été plus efficace que toutes les séances réunies où il fallait trouver un ordre du jour. Ce sont les compétences informelles des adultes qui nous marquent le plus et permettent de se dévoiler. Il y a besoin de réciprocité dans la relation enfant/adulte en protection de l'enfance et il faut donc éviter trop de formalité.

Question : Quelles sont les modes de participation des enfants dans leurs structures ? Quels sont les supports offerts à la relation ?

Marion LE TEXIER

En termes d'organisation, à la MECS de Luzancy, l'enfant est accueilli dans l'établissement, mais ensuite, le mode d'accueil choisi à l'intérieur est souple. Par exemple, en mettant une famille d'accueil comme relais au collectif. Ce relais permet de garder un lien avec la famille d'accueil d'enfance par

exemple, même lorsque sa relation avec l'enfant se complique à l'adolescence : ils peuvent ainsi maintenir leur lien en se retrouvant le temps d'un week-end par mois ou pendant les vacances. Cela nécessite une organisation interne transverse et est plus exigeant pour les professionnels, mais ne coûte pas plus cher.

Léo MATHEY

J'ai visité une MECS pour la première fois l'année dernière. Elle possédait plein de recoins, avec des endroits idéaux pour jouer ou se cacher. Le directeur a expliqué que cela avait été pensé pour favoriser le lien avec les enfants en réaménageant le lieu, une ancienne église. Lorsque nous avons organisé des ateliers d'intelligence collective avec REPAIRS sur les MECS, le premier thème qui a émergé est donc celui de l'aménagement de la MECS.

Question : Avez-vous des souvenirs de votre arrivée en institution, et notamment de son ambiance ?

Philippe GABERAN

Perception, mémoire et souvenir sont des questions de temps. Je voudrais citer Michèle Benaïm, maître de conférence à Marseille : « Des gamins pour lesquels la vie a fait des histoires sans jamais faire une histoire. » Savoir aimer, c'est travailler pour que la séparation ne soit pas une rupture, comme dans le cas de la colonie de vacances de Léo. Comment permettre d'aller de l'avant sans renier l'avant ? C'est une question de temps. Educateurs, qu'ils soient parents ou professionnels, n'ont pas le temps : ils *sont* le temps. Ils n'auront jamais assez de temps pour produire le résultat idéal, dans un contexte de placements d'urgence, de contrats jeunes majeurs courts. Mais la rencontre donne de la valeur au temps qui leur est imparti.

Question : Comment considérer les liens préexistants dans la relation éducative entre enfant et professionnel ?



Mamedi DIARRA

Les tiers sont très importants autour du jeune et de sa famille, et il faut soigner la place qu'on leur accorde. Un cadre trop rigide, par crainte ou par norme, rend ces relations difficiles à investir. Par exemple, pour qu'un enfant puisse se rendre à une soirée pyjama, l'éducateur doit faire un rapport qui passe par tout un circuit avant d'être autorisé : cela rompt la possibilité de créer des liens. Pourtant, les premières fêtes d'anniversaire sont très importantes ! La notion de tiers digne de confiance n'inclut pas les relations entre enfants, c'est un sujet à développer. Pendant mon séjour dans l'établissement maltraitant, ce qui m'a aidé, en plus de mon psychiatre et de mon référent ASE, ce fut mes amis et connaissances extérieures qui se sont mobilisés même quand on ne leur a pas fait de place. L'établissement avait cassé le lien de confiance avec mon père, mais j'ai quand même pu en sortir le week-end en allant chez des amis, même si la démarche fut compliquée. J'ai été autorisé à sortir le plus possible de cet établissement, mais pas de le quitter : il n'y avait pas de cohérence, mais j'ai tout de même reçu de l'aide.

Marion LE TEXIER

Dans mon établissement, cette réflexion sur les tiers est en cours. Le département nous permet de classer les fêtes d'enfants, d'anniversaires comme des « actes usuels », donc ces sorties sont possibles. Nous travaillons sur le fait de

développer des liens avec des adultes de confiance pour les enfants sortants. Il faut également penser la relation des fratries : est-ce un lien ressource ou négatif ? Sur cette question, il n'existe pas de grille d'analyse, pas de temps structuré : nous avons donc monté un groupe avec d'anciens enfants accueillis pour la travailler.

Léo MATHEY

J'ai été séparé de ma fratrie, c'était le principe dans mon institution. Il fallait bien séparer l'avant de l'après placement pour « protéger ». C'est la perte d'un quotidien qui fait qu'il est plus difficile d'avoir des liens solides après, quand il n'y a pas eu de temps d'enfance partagé. Il y a un fort besoin d'attention sur les fratries, y compris quand elles sont dans les mêmes MECS mais dans des unités différentes qui peuvent faire que les enfants ne se voient jamais. Ce sont des violences institutionnelles à bas bruit. Travailler sur ce lien serait plus riche qu'une séparation immédiate.

Question : Quelle est la relation éducative avec les parents ?

Mamedi DIARRA

J'avais du temps pour pouvoir aller dans les unités de mes frères et sœurs. Il y avait également un espace pour recevoir les parents, qui permettait de partager un repas semi-médiatisé. Cet « espace parents » séparé m'a permis de garder un lien avec mes parents tout en en développant d'autres avec des adultes différents. Le problème, c'est qu'il y a une forme d'injonction au maintien du lien, même quand le jeune ne le veut pas, ou quand il n'y a pas de travail pour l'accompagner. Il faut trouver un équilibre. Quant aux liens possibles à entretenir, il ne faut pas les casser définitivement : il faut offrir un cadre neutre, en respectant le rythme de l'enfant, qui est souvent différent de celui des parents. Parfois, le maintien des liens est impossible, et il ne faut alors pas le forcer, sous

peine de constater des dégâts plus tard. Ce n'est pas forcément la faute de l'établissement : parfois, le contexte familial ne le permet tout simplement pas. Ni lien à tout prix, ni distanciation à tout prix, il faut s'adapter à chacun sans dogme. Les liens peuvent être travaillés, reconstruits... parfois. Le professionnel a toute sa place dans ce lien, en tant qu'accompagnant, même quand l'enfant ne l'exprime pas toujours explicitement.

Philippe GABERAN

Cet équilibre difficile à trouver est le cœur de la relation. C'est pour cela que le temps initial de l'accueil et du diagnostic est crucial. De quelles informations le professionnel dispose-t-il pour prendre une décision ? Comment exploiter ces informations pour poser un diagnostic pertinent et personnalisé ? D'où l'importance de savoir constituer un dossier et de savoir l'exploiter, car les écrits comptent beaucoup. Trop de professionnels disent ne pas lire les dossiers des enfants, afin de se faire un avis par eux-mêmes. Or, être professionnel, c'est lire les informations données par ses collègues tout en gardant son libre arbitre. Il est impossible de faire comme si rien n'avait existé avant l'arrivée de l'enfant.

Marion LE TEXIER

**Continuons
d'expérimenter et de
rendre les organisations
plus souples pour nous
adapter aux besoins de**

**l'enfant, et non
l'inverse.**

Mamedi DIARRA

Il faut accepter la création du lien. J'entends beaucoup d'éducateurs dire que « cela fait plaisir de voir les jeunes revenir » : il faut donner de l'espace pour cela ! Il faut également donner de l'importance à la parole de l'enfant accueilli. Il y a trop d'écoute sans entendre réellement, cela nécessite un travail sur la parole reçue.

Léo MATHEY

L'injonction à se raconter rend la relation éducative difficile. La question de la relation éducative collective est trop peu investie en protection de l'enfance, il y a trop d'accompagnement individuel. Proposer des temps collectifs de grande qualité permet de jouer beaucoup, y compris en matière de représentation des adultes. Cela offre un véritable espace de travail. Il serait intéressant de faire des liens avec l'éducation populaire. La protection de l'enfance, ce n'est pas juste une protection du danger, mais aussi vraiment une question de lien.

Philippe GABERAN

L'estime de soi ne concerne pas que les jeunes : les professionnels doivent être fiers de leur travail, humbles sans sous-estimer la qualité de leur travail, surtout dans les « tous petits riens ». On nous pose souvent la question : « Educateur spécialisé, mais spécialisé en quoi ? », à quoi certains collègues répondent « En tout et en rien ». Ce sont ces riens qui sont importants. Nous sommes spécialisés en l'aide au grandir pour les enfants dont la trajectoire de vie a été impactée par des événements traumatiques.

Professeur David Da Fonseca : Synthèse du grand témoin

Je vais réaliser cette synthèse en deux mots : attachement et ressources.

Je suis très attaché à la théorie de l'attachement. Son approche devrait être intégrative, sans chapelle et enseignée beaucoup plus. Ce qui est important est l'effet de notre relation, de l'attention que l'on porte à l'autre.

L'effet kawaiï, c'est ce qui rend les bébés attendrissants, avec leurs grands yeux, et cela facilite cet attachement et notre bienveillance inconditionnelle. C'est beaucoup plus dur avec les adolescents difficiles, où la bienveillance peut devenir conditionnelle. Pourtant, la question de l'amour, de l'affection, n'ayons pas peur des mots, est fondamentale pour générer un espace sûr et répondre au besoin de constance. Osez être éducateurs, vous êtes la deuxième figure d'attachement pour ces enfants et adolescents aux parcours chaotiques. La théorie de l'attachement permet de comprendre leurs comportements les plus inadaptés : pour eux, l'attachement est un danger.

Doit-on absolument garder un lien avec les parents ? Si possible, il faut s'en donner les moyens. Parfois cependant, il faut en faire le deuil. Le plus important est d'écouter les enfants. La fratrie peut également fournir des figures d'attachement secondaire : il ne faut pas rompre cette dernière sécurité !

Il n'y a pas de donnant et de perdant en matière d'affection : plus on donne, plus on se remplit.

Qui dit attachement, dit détachement en toute sécurité

La possibilité d'avoir plusieurs figures d'attachement est donc une grande chance.

Deuxièmement, je voudrais parler des ressources. Le parcours remarquable de nos jeunes adultes est peut-être dû à l'accompagnement qu'ils ont reçu, mais surtout grâce à leurs propres ressources et leur propre résilience. Il faut nous focaliser sur ce qui fonctionne : la joie, les temps informels et les petits riens qui font les grandes différences.

Notre société consumériste confond bonheur et plaisir. Le plaisir est furtif et nous oblige à consommer plus, mais la joie est un bonheur lié aux ressources et aux valeurs. Nous pouvons nous appuyer sur cela ! Par exemple en utilisant la démarche appréciative. Ou, lors d'une réunion, déposer notre égo dans un panier en entrant, oser nous raconter nos réussites pendant, et conclure sur une note positive : c'est le pouvoir de la narrativité. Pourquoi les choses fonctionnent-elles ? Grâce à nos ressources, et la plus essentielle d'entre elles, c'est le lien. Tels des bébés en contagion émotionnelle, nous sommes tous connectés les uns aux autres.

Samah Karaki : Maltraitements et violences faites aux enfants : perspectives des neurosciences

Les neurosciences peuvent nous expliquer pourquoi les effets de la violence sont observables chez les enfants.

Il y a 250 000 ans, l'homo sapiens migre d'Afrique et devient l'influence majeure sur son environnement : c'est le début de l'anthropocène. L'évolution socio-culturelle de l'Homme est un long processus permis par le cerveau, qui donne la capacité de transmettre des informations à ses pairs. L'homme affronte beaucoup de dangers, et développe des stratégies de survie, notamment face aux menaces non-humaines. Les menaces intra-espèces sont plus difficiles à gérer. Face à elles, les enfants ont toujours été vulnérables. Ces violences sont hétérogènes par leur quantité, leur nature et leur impact. Le cerveau s'adapte alors pour essayer de les contenir. Une violence répétitive façonne donc le cerveau.

L'amygdale est la partie du cerveau impliquée dans le conditionnement de la peur. Quand elle est activée, le cortex préfrontal inhibe le fonctionnement de l'amygdale pour se protéger. Ces deux parties du cerveau communiquent ensemble via les longs axones des neurones. Dans une vidéo montrant les neurones d'un rat explorant un nouvel environnement, nous voyons qu'à chaque découverte, un neurone développe des prolongements qui se connectent à d'autres : la plasticité cérébrale est induite par l'expérience.

Le débat entre nature et environnement n'existe plus : c'est un mélange des deux, avec comme élément principal l'expérience, car la capacité du cerveau est plastique. Cela signifie que nous pouvons évoluer, par exemple en développant de nouvelles compétences. La violence impacte également cette neuroplasticité.

Les synapses se forment de la gestation à deux ans, puis elles s'élaguent afin que le cerveau ne garde que les connexions dont il a besoin. Lorsqu'il n'y a pas eu assez d'expériences le stimulant, le cortex préfrontal est sous-développé, ce qui induit des difficultés pour se concentrer et pour suivre les normes sociales. Un autre déséquilibre possible est le surdéveloppement de l'amygdale par des expériences de peur répétées, ce qui influence négativement notre capacité à raisonner.

Une image comparant la radio du cerveau d'un enfant sain à celui atrophié d'un enfant victime de négligence a eu un grand retentissement sur les réseaux sociaux. Il s'agissait du résultat d'une étude menée sur des pupilles privés de contacts humains dans les orphelinats roumains après la Seconde Guerre Mondiale. En revanche, ce que l'on observe aujourd'hui dans le cerveau des enfants, c'est qu'en présence de violence, l'amygdale est suractivée et le cerveau se met en mode survie.

L'état homéostatique, c'est l'état dans lequel nous sommes quand tout va bien. Un stresser nous en éloigne, et le stress est la réponse de notre organisme pour nous ramener à notre état normal. Par exemple, si un lion court après un zèbre, le stress va pousser le zèbre à courir pour le mettre en sécurité en mobilisant son cœur et ses muscles. Face à un prédateur, le zèbre a toujours la même réaction : courir. Un enfant face à de la violence, très vite, va également développer une réaction automatique. En état de survie, les parties non-indispensables de son corps se mettent en veille : capacité à analyser logiquement, digestion... Les fonctions exécutives, comme se concentrer, s'adapter aux changements, prendre des

décisions, gérer les biais émotionnels ou cognitifs, créer ou garder des informations en mémoire sont inhibés. Le cerveau de l'enfant court toujours...

Le stress chronique a des conséquences physiques, tels que les ulcères de l'estomac, d'où l'expression "il me donne des ulcères" pour parler de quelqu'un qui vous angoisse. Dans une expérience où des rats étaient soumis à un stress chronique, le rat qui frappait les autres a développé moins d'ulcères. L'agressivité est donc un bon exutoire. Il existe pourtant d'autres manières de gérer le stress. Une expérience avec des singes a ainsi démontré l'importance du soutien social.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, le centre de Londres était bombardé de manière intense et régulière, tandis que sa banlieue l'était de manière sporadique, mais imprévisible. Les habitants de banlieue ont développé plus d'ulcères : la surprise est un facteur aggravant de stress. Pour un enfant, la violence est toujours imprévue. Pour donner du sens à son vécu, l'enfant va donc créer des situations qui lui offrent de la prévisibilité, par exemple en devenant agent et en provoquant l'agression de lui-même. Quand l'adulte répond à la provocation par la violence, il valide l'enfant dans ce comportement et le renforce.

Le scientifique Seligman a réalisé une expérience où des chiens étaient mis dans une pièce dans laquelle la moitié du sol produisait des chocs électriques, de manière imprévisible. Très vite, les chiens ne cherchaient plus à se protéger. C'est l'impuissance apprise : la sensation de ne pas pouvoir agir sur son environnement, c'est-à-dire de capacité d'influence, et donc que cela ne

servira à rien d'essayer d'agir. Pour les hommes, on parle de locus de contrôle. Soit il est interne, et tout ce qui vous arrive est de votre faute. Soit il est externe, et tout ce qui vous arrive est la faute des autres. Ces deux extrêmes sont évidemment mauvais. Dans le même ordre d'idée, on trouve la théorie de l'effet Pygmalion : le regard que le professeur, et plus généralement la société, a sur l'enfant, et notamment s'il le voit uniquement comme victime ou comme responsable de tout ce qu'il fait, devient une prophétie auto-réalisatrice. C'est l'impact de notre regard.

Ces études suggèrent que l'on peut réduire la réponse au stress des enfants de plusieurs manières. Premièrement, en trouvant des exutoires à la frustration autres que l'agression, telle la méditation ou l'exercice physique. Deuxièmement, grâce au soutien social, notamment via le jeu, qui a l'avantage d'être associé au plaisir et génère le sentiment d'affiliation sociale. Troisièmement, en travaillant la prévisibilité du stress, c'est-à-dire en apprenant aux adolescents à analyser, comprendre et prédire d'où est venue la violence. Quatrièmement en travaillant le focus de contrôle des enfants : comme dans la prière de la sérénité, apprendre à différencier ce qui dépend de soi et ce qui indépendamment de notre volonté, pour agir sur la première catégorie et accepter la seconde.

Un enfant n'est pas résilient : il est malléable. La vraie résilience est notre capacité à nous adapter, ce qui ne signifie pas que nous sommes sains, mais simplement que nous avons survécu. Pour autant, notre cerveau a forcément été impacté par nos expériences. Mais cette même plasticité cérébrale permet également de reconstruire les dégâts provoqués sur le cerveau par la violence.

Pierre Duterte – MNA : La question du trauma

A titre liminaire, au-delà des notions sémantiques de mineurs isolés étrangers ou de mineurs non accompagnés, il est important de se rappeler qu'il n'y a pas des enfants français et des enfants issus de trajet migratoires, des enfants d'ici ou des enfants de là-bas, mais qu'il y a seulement des enfants qui ont chacun le droit d'être pris en charge comme le mentionne la Convention Internationale des Droits de l'Enfant.

Les enfants que l'on a tendance à recevoir sont les enfants qui posent problème. Toutefois, ceux qui ne disent rien, sont souriants et respectueux vont souvent également très mal.

Travailler avec les MNA est une tâche excessivement compliquée. Les institutions et les autorités sous-estiment la difficulté de ce travail et l'impact qu'il a aussi bien sur les jeunes, que sur les professionnels. En effet, travailler avec des MNA, c'est travailler systématiquement avec des enfants traumatisés. Il est possible de penser que les jeunes issus de la migration économique ne sont pas traumatisés. Et pourtant, les jeunes issus de la migration économique sont des jeunes que leurs parents ont poussés hors du foyer pour aller travailler. Ils se sentent « jetés comme une poubelle pour venir travailler en France », pour reprendre les mots d'une jeune fille accompagnée.

Le trajet migratoire ou le « voyage » est un traumatisme. Certains jeunes traversent la Méditerranée sur une embarcation qui se dégonfle, d'autres peuvent être confrontés au fait de devoir jeter un mort par-dessus bord. Une fois arrivés en France, ils peuvent vivre sous les ponts ou sont pris en charge dans un hôtel social, seuls. De plus, le terme « prendre en charge » signifie prendre sur notre dos des gens qui nous pèsent, qui nous coûtent. Il n'est pas possible de se contenter de leur mettre un toit sur la tête. Les

professionnels les prenant en charge se trouvent face à des mineurs seuls en France. Il y a une évaluation de leur minorité qui ne contribue pas à instaurer un climat de confiance. Ils continuent de prendre beaucoup de risques en France. Toutefois, il est possible d'observer que ces enfants, après quelques mois de prise en charge, rajeunissent aussi bien physiquement que mentalement : ils récupèrent l'enfance qu'on leur a volé.

Ce n'est également pas rien d'arriver dans un pays dans lequel il faut s'adapter culturellement. Par exemple, certains jeunes sortent de l'avion et arrivent face à des publicités de femmes dénudées et expliquent que voir des filles en mini-jupe, c'est « l'enfer ». De même, ils ne comprennent pas que des femmes puissent donner des ordres. Cela peut s'expliquer par le fait qu'ils viennent de pays dans lesquels les rôles sociaux sont différents. Un autre exemple est qu'en France, un enfant doit s'exprimer en regardant l'adulte dans les yeux. Il s'agit d'un signe de respect. Or dans d'autres pays, c'est tout l'inverse, l'enfant ne doit pas regarder l'adulte dans les yeux lorsqu'il s'exprime.

Ces différences culturelles entraînent évidemment beaucoup de remises en question : « Est-ce que mes parents étaient idiots de me faire baisser les yeux ? »

Plusieurs microtraumatismes peuvent créer un macrotraumatisme. Or, ces jeunes ressentiront probablement de la fatigue, l'espoir de ne pas être à la rue, les espérances déçues, les désillusions face au pays qu'ils nomment « pays des droits de l'homme », la lassitude, la dépression ou encore la colère, et tous ces éléments sont des microtraumatismes en soi.

L'éducateur spécialisé voit son travail ébranlé par le surgissement du récit traumatique. La place de témoin est excessivement importante. Si l'on pense de prime abord à l'enfant accueilli qui a pu être témoin de conflit, d'agression, de torture, la position de témoin s'impose aussi à l'éducateur spécialisé. Or, le professionnel doit être vigilant car se retrouver face à un récit traumatique peut entraîner le risque de dire ou de faire n'importe quoi, de ne pas trouver la bonne distance, de perdre ses repères et donc de développer une rigidification ou d'être dans une empathie sans borne dans l'exercice de sa pratique. Bouleversé par le récit, il peut rejeter la situation ou partir en burn-out. Être confronté à un récit traumatique est un risque qui peut être comparé au fait de marcher dans un champ de mines. On ne les trouve que lorsqu'elles explosent. A titre d'exemple, un enfant peut sembler avoir un comportement « inapproprié » lorsqu'il se met dans une grande colère lorsqu'on l'invite à boire un verre de jus de pomme. Cette grande colère est en fait la manifestation d'une « mine » qui a explosé car le jus de pomme a été assimilé à un traumatisme vécu durant son trajet migratoire, lequel est l'obligation de boire de l'urine. C'est pourquoi, il est plus que primordial, pour pouvoir travailler correctement, de prendre soin de soi et de repérer les alertes cognitives, émotionnelles (anxiété, sentiment d'impuissance, culpabilité), les alertes

spirituelles (Interrogation du sens de la vie, perte du sens) et de pratiquer l'auto-soins. Le plus important est de trouver du temps.

Face à un traumatisme, le psychisme peut réagir de 3 façons possibles : les gens meurent littéralement de peur, ils deviennent fous ou la tête se fragmente en petits morceaux pour survivre, à la manière des 7 nains dans Blanche-Neige, allégorie de Walt Disney, enfant maltraité par sa mère, qui redevient un homme lorsqu'une « bonne » maman se présente au foyer. Il s'agit de la scène où Blanche-Neige danse avec les 7 nains empilés les uns sur les autres. L'objectif est de se dissocier de l'évènement traumatique. Or, lorsque le psychisme rencontre un évènement similaire à l'évènement traumatique, il réactive avec intensité tous les mécanismes de défense qui lui ont permis de survivre.

Il est cependant possible de guérir. Le cerveau a une capacité de restauration, comme l'illustre les neurosciences. Une fois la sécurité trouvée, le statut de victime accepté et reconnu, la victime peut commencer à délaisser ces comportements « protecteurs ». De plus, la capacité de restauration est beaucoup plus importante chez les enfants que chez les adultes. C'est pourquoi le message porté aujourd'hui est un message d'espoir.

Hervé Henry – Apport des neurosciences dans le lien éducatif

Le titre de mon intervention peut paraître étonnant, car qu'est-ce qu'un sociologue connaît des neurosciences ? Autre polarité, autre perspective : aller chercher les neurosciences pour contribuer à l'éducation, que cela peut-il

nous apporter pour penser le lien à l'autre ? Une idée émerge dans une société, un temps et un contexte moral donnés. Cela est vrai pour la notion de neurosciences comme pour toutes les sciences, sociologie comprise !

C'est ma directrice de thèse qui la première m'a parlé d'Alain Berthoz, un neuroscientifique qui avant d'analyser des résultats, analyse premièrement les questions qu'il pose. L'observateur modifie inéluctablement ce qu'il observe. Ce qui est important n'est donc pas le résultat mais la manière dont je le regarde, et avec quoi je suis équipé pour le faire.

Gérard Jorland et Alain Berthoz se demandent ce qu'est l'empathie. Cela consiste à se mettre à la place d'autrui, tout en gardant son propre référentiel. Ainsi, avoir de l'empathie avec un MNA ne nous fera pas pour autant oublier le référentiel éducatif que nous possédons déjà sur les adolescents. La question est donc : avec quoi est-ce que je pense ? Comment suis-je disponible ou pas pour regarder l'autre et entrer en lien avec lui ?

Jusqu'à la fin du 18ème siècle, la personnalité était située dans les "humeurs", dans le buste. D'ailleurs, le mot a perduré dans l'expression "être de bonne humeur". Des anthropologues sont rentrés d'expédition avec des observations sur les comportements des indigènes, et sont allés au Musée de l'Homme, à Paris, pour échanger avec des philosophes. Y avait-il un lien entre le tour de crâne plus petit des indigènes et leur comportement primitif ? N'avait-on pas découvert le chaînon manquant entre le singe et l'homme ? Cette réflexion eut une conséquence majeure pour la recherche : le siège de la pensée passa du buste à la tête. Pourtant, nous pensons avec tout notre corps : bouger aide à réfléchir et quand je réfléchis beaucoup moi-même, j'ai une tendinite au gros orteil. Alors, pensons-nous avec nos pieds ?

L'épistémologie, c'est continuer de se poser des questions malgré les certitudes. C'est très important en éducation spécialisée, pour ne pas cataloguer les jeunes, notamment, ou ne pas se laisser embarquer par une pratique qui va trop vite. Si nous pensons avec tout notre corps, et pas uniquement notre tête, cela signifie que l'on peut élargir ou rétrécir notre champ d'observation très rapidement.

Les anthropologues nous ont également apporté une seconde idée : la mesure d'une variable biologique chiffrée pourrait expliquer nos comportements. Avec la précision grandissante des mesures disponibles, l'idée reste constante, de la taille des crânes au dosage des neuromédiateurs. Et avec l'exploration du pathologique, on ne peut occulter une certaine dimension morale : nous nous sommes appuyés sur la taille des crânes pour justifier la notion de races, de races supérieures et de colonisation, par exemple.

Il faut donc éviter de réduire l'expérience à nos théories, et se rappeler que l'on peut porter plusieurs regards sur de mêmes faits. Ainsi, il y a deux grandes théories du fonctionnement du cerveau dans la recherche. La théorie nord-américaine voit le cerveau comme un ordinateur



qui nécessite les bons process, logiciels et conditionnements. Quand il y a une différence logicielle, on la corrige en faisant du renforcement. On peut faire et défaire les connexions, et séparer les composants pour les réparer. La théorie européenne, quant à elle, se base sur la découverte des neurones-miroirs par le chercheur italien Giacomo Rizzolatti. Le cerveau serait un calculateur d'hypothèses qui fait le différentiel constant entre les expériences présentes et le stock d'expériences passées. Il serait donc capable de produire quelque chose de nouveau grâce à un tri sur le passé et de reconnaître que les expériences présentes permettent d'actualiser ce stock passé.

La situation d'alarme est une situation par laquelle un être humain nous informe de sa colère intérieure. Cette position dit qu'il ne va pas bien, et s'il n'est pas entendu, il va monter en intensité. Comment pouvons-nous renouveler notre regard à l'autre pour l'entendre ?

La dernière idée que je souhaite développer est celle de la polarité de la preuve, c'est-à-dire qu'il nous faut prendre l'habitude de chercher la polarité de ce que l'on observe. Par exemple, un enfant en colère a besoin de changement : la

colère appelle le changement tout comme les révolutions. Or, la polarité de la colère est la demande de tranquillité et d'être entendu. La polarité de la tristesse est d'être réconforté. La polarité de la peur est la demande de sécurité. Dans tout comportement, il y a une demande, car montrer le nord, c'est également montrer le sud. Quand il n'y a rien, cela désigne le tout, et le catastrophique contient la potentialité de la plénitude. Cela nous permet d'être optimistes dans notre travail.

Regards croisés autour du lien éducatif : prise en compte de l'expression des adolescentes en foyer dans l'identification de leurs besoins

Séverine Euillet et Hélène Join-Lambert : Cette recherche en sciences de l'éducation croise des données issues du Québec et de la France. Les jeunes filles vivant en foyer ont-elles des besoins différents dans ces deux pays ? L'accent a été mis sur leur point de vue personnel, avec un focus sur la dimension subjective des besoins, et le fait de leur donner la parole, ainsi qu'aux professionnels qui les accompagnent au quotidien. La recherche s'est basée sur des entretiens individuels avec 15 adolescentes et un focus groupe composé de 22 intervenants. Elles ont principalement été interrogées sur leurs craintes et espoirs liés au futur, grâce au cadre théorique des sois-possibles. Ce modèle conceptuel d'Erikson (2007) accorde beaucoup d'importance à la chronologie, la ligne de vie et l'évolution perçue par les jeunes. Celles-ci ont identifié cinq besoins principaux.

Premièrement, avoir au moins une relation de confiance avec un adulte, généralement éducateur, pour croire en soi, en l'avenir et en les adultes. Une relation de confiance n'est pas

standardisée ou équivalente d'une personne à l'autre, et posséder une relation de grande confiance peut suffire, même si l'on est moins à l'aise avec le reste de l'équipe. Cette relation se forge à partir des ressources intérieures que l'on possède déjà, et la confiance est importante dans les deux sens : le jeune doit avoir confiance en l'adulte, et l'adulte en le jeune. Les deux versants sont restaurateurs pour l'enfant. Remettre en place une relation, c'est effectuer une réparation.

Deuxièmement, les jeunes filles ont besoin d'être reconnues dans leur individualité, c'est fondamental pour la construction identitaire adolescente. Elles ont besoin qu'on leur porte de l'attention, y compris dans les actes banals de la vie quotidienne, via de petits compliments, des questions sur leur journée. Elles ont le sentiment que les adultes sont moins attentionnés quand les adolescents grandissent et gagnent en autonomie, et ont peur de l'indifférence. Pourtant, les professionnels perçoivent cette demande

d'écoute et de présence des adolescentes, et savent que cela leur donne le sentiment d'exister.

Troisièmement, les adolescentes demandent de l'apaisement face à l'angoisse des prochains 18 ans. Cette barrière est perçue comme une menace extrême, et génère une angoisse profonde, tant pour les jeunes que pour les éducateurs. Ces derniers sont pressés par le temps, ce qui les stresse, stress qu'ils transmettent à leur tour. Le temps est le premier besoin exprimé par les adultes qui ressentent un sentiment de solitude face à cette injonction d'autonomie pour les adolescents. C'est un sentiment d'urgence et de dureté, qui génère de l'ambivalence entre soutien et autonomie. Face à ce dilemme, certains adolescents finissent par renoncer à demander de l'aide.

Quatrièmement, il existe un besoin de soutien familial et social face à un sentiment de grande solitude. Les pairs sont très importants à l'adolescence, or certains d'entre eux se sentent stigmatisés et cachent le fait de vivre en foyer, ce qui les fait se sentir d'autant plus seuls. Ils veulent tout à la fois ressembler à leurs camarades et être authentiques, ce qui n'est pas toujours compatible. Cela rend difficile la construction d'une identité sociale, ce qui se traduit par un stress constant et des crises d'angoisse, car nos adolescents ont également des difficultés à s'occuper de manière structurée lorsqu'ils sont seuls. Ils souffrent d'une image sociale négative, où le foyer est associé à la petite délinquance. Ils ont donc besoin d'une famille qui pourrait peut-être, à leurs 18 ans, être un point de chute, voire un véritable ancrage. Dans tous les cas, ils ont un besoin continu de mettre du sens sur cette relation familiale difficile. Les professionnels, eux, ont beaucoup de craintes sur les relations sociales à l'intérieur et à l'extérieur du foyer, avec des discours sur la prévention, les fréquentations, la contraception... Le développement de la sphère sociale est aussi teinté par le développement de la sexualité, parfois déviante ou à risque. Dans tous les cas, les autres sont nécessaires pour construire sa propre identité.

Enfin, cinquièmement, les adolescentes ont besoin d'encouragements et d'espoir. "Il faut tenir" disent-elles. Elles ont une force combative face à l'adversité, mais des difficultés à se projeter et sont en butte avec l'image négative que la société peut leur renvoyer. Face à cela, il y a une réelle volonté des professionnels de les valoriser et de les encourager, de leur dire qu'elles sont très courageuses vu ce qu'elles ont déjà traversé.

Il n'y a pas de différences culturelles majeures entre les besoins exprimés par les jeunes filles en France ou au Québec. La similarité est même frappante malgré des contextes différents. Il y a des variations individuelles entre les jeunes femmes, mais pas entre les pays. Il faudrait maintenant rechercher des variations entre les professionnels, car les contextes institutionnels sont différents.

De cette enquête, nous pouvons tirer plusieurs apports pour la pratique. Les professionnels apportent une base importante aux jeunes, concernant la confiance, en soutenant leurs relations avec leur famille, en montrant leur intérêt pour le jeune et en les soutenant dans leurs démarches. Il n'y a pas d'opposition entre les besoins exprimés par les jeunes et les éducateurs, qui ne se blâment pas mutuellement pour les difficultés de ceux en face. Les professionnels sont bien conscients des besoins, face auxquels ils font beaucoup d'efforts pour pouvoir y répondre.

Les contraintes qui pèsent sur la pratique des professionnels viennent de l'extérieur, jusqu'à ce que certains se voient comme des "briseurs de rêve", notamment dans l'injonction à l'orientation vers des formations courtes et une insertion professionnelle très rapide. Face à cette pression, ils auraient besoin de temps, d'un meilleur équilibre entre les exigences et les moyens alloués et d'un contexte de travail plus favorable.

Philippe Gaberan : La confiance est une pierre d'achoppement. Comment l'installer autrement qu'en attendant ? C'est une notion problématique à définir, d'autant que le lien de confiance ne se

tisse pas entre n'importe quel éducateur et n'importe quel jeune. Cela n'a rien à voir avec les savoir-faire des professionnels, qui ne sont pas suffisants.

“On ne voit bien qu'avec le cœur”, disait

Saint-Exupéry dans le *Petit Prince*, et ce devrait être une lecture obligatoire pour chaque professionnel. En parallèle, le dicton populaire dit que “l'amour est aveugle”. C'est tout le paradoxe soulevé par ces Assises : de la bonne distance à la juste proximité. L'amour voit ce que beaucoup d'autres ne voient pas, dont notamment ce qui fait symptôme et dysfonctionne. Depuis 30 ans, on nous rabâche que n'importe qui peut être éducateur, peut faire éducateur, mais c'est faux : il y a des savoir-être indispensables.

Françoise Dolto disait que l'amour ne suffit pas pour éduquer : c'est vrai, mais cela ne signifie pas qu'il faut mettre de côté l'amour. La relation d'aide éducative et de soin est une relation d'amour lorsqu'elle est un dialogue entre le disponible de l'adulte et le possible du jeune accompagné. Il faut être porteur et impulser un désir à être, aussi longtemps que le jeune ne peut le porter lui-même. Un passage à l'acte violent permet d'exprimer quelque chose d'incompréhensible : “Pourquoi cela m'est-il arrivé à moi?”. Nous adultes n'avons pas à réagir à l'acte posé mais à être disponible pour entendre ce que l'ado ne révèle pas par pudeur, notamment concernant sa vie sexuelle. Le possible ne se devine pas par magie : les jeunes l'adressent aux professionnels en espérant qu'ils pourront l'entendre et le saisir tout en espérant également que nous ne l'entendront pas. Face au conflit cognitif dans lequel l'enfant est pris, à l'adulte d'apprendre à prendre un risque sans pour autant se mettre en danger. Il faut tenir le point d'inflexion mathématique, celui à partir duquel la

trajectoire de l'enfant change de sens et remonte. “Lâche-moi” veut alors dire “tiens-moi”, même si cela est difficile car il y a également un élément de conflit de loyauté avec la famille.

Séverine Euillet et Hélène Join-Lambert : La question du genre, dans cette enquête qui se concentre sur des adolescentes, est partie du contexte institutionnel québécois, qui est genre. Cela ne semble pas avoir d'influence sur les besoins des adolescents, mais en revanche, on observe des préoccupations plus différenciées chez les professionnels. Face à des jeunes filles émergent des craintes liées à la prostitution et à la maternité précoce.

David Da Fonseca

Ce congrès était très riche, bienveillant et avec une belle énergie. Avec quoi repart-on ?

Avec une certaine timidité face à l'amour, tout d'abord : faut-il aimer les enfants dont nous avons la charge ? Y a-t-il un interdit institutionnel qui nous empêche d'oser ? Et face à lui, quelles sont nos ressources ?

La disponibilité, c'est être présent pour l'autre et ne pas se perdre dans ses propres pensées pour vivre au temps présent. La sensibilité aux émotions de l'enfant, qu'il faut valider, aider à mettre en mots, et respecter. La constance avec soi-même dans sa posture éducative, en équipe de professionnels, mais également une constance qui permet d'éviter les ruptures entre les institutions, qui sont nos événements iatrogènes à nous. Il nous faut donc des stratégies d'amélioration des institutions. Le respect, point de départ d'une relation bienveillante, voire affectueuse, voire même aimante : respect de soi et des besoins de chacun, des temporalités. Une relation juste, c'est respecter les besoins des autres, tout en se respectant soi. L'écoute attentive est également importante et peut être plus difficile qu'il n'y paraît. Sans forcément donner des conseils ou

faire la morale, il s'agit d'accueillir la parole de manière authentique. L'acceptation, quant à elle, doit être inconditionnelle, qu'il s'agisse de bébés ou d'adolescents. Malraux disait que lorsque l'on juge, c'est que l'on ne comprend pas : l'acceptation des différences nous permet de ne pas tomber dans ces jugements et interprétations sauvages.

L'authenticité est quelque chose dont nous avons tous envie dans une relation, pour pouvoir nous lâcher et nous dévoiler en tant que soignants et éducateurs. La "neutralité bienveillante" du passé est antinomique. Parler en tant qu'adulte de ses propres émotions et difficultés est important et peut générer de la confiance dans la relation. Derrière la colère, il y a des peurs, alors soyons francs sur ce sujet et sachons montrer l'exemple aux jeunes sur la possibilité de mettre en mots ses émotions. Il faut que nous aussi, nous sachions demander de l'aide, par exemple par la supervision et l'accompagnement.

L'empathie ne doit pas être trop importante, sous peine de burn out, mais elle doit être suffisante. Nous ne pouvons être totalement neutres ou à distance car la première chose que demandent des enfants avec un parcours chaotique, c'est cette relation empathique authentique. Le cerveau est fait pour rentrer en relation avec l'autre, c'est génétique, naturel et c'est notre besoin le plus important.

Il faut valoriser les réussites, se centrer sur les ressources de chacun, et non juste ses échecs. On peut partir à la "chasse au trésor intérieur" des mineurs, dans des séances individuelles, mais également avec ses propres enfants ou avec son staff. Ce sont nos ressources, qui sont importantes pour définir notre vrai nous, qui nous caractérisent au plus profond de nous.

Enfin, notre dernière ressource est la gratitude, car l'on ne se remercie jamais assez. Ce serait aussi une bonne manière de commencer les réunions.

Nous avons 80 000 pensées par jour, dont 80% sont sans intérêt. Pour faire le tri dans ces pensées

et y trouver nos forces, j'aimerais conclure en citant Antoine de Saint-Exupéry : "On ne voit bien qu'avec le cœur."